

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 2. — 10 (22) Septembre, 1853.

Le Dualisme Grec.

LES touristes, les diplomates, les journalistes, qui voient et comprennent tout à vol d'oiseau, qui pénètrent dans les entrailles de toute nationalité, et pour qui il n'y a pas de mystère dans le monde, croient avoir dit le dernier mot de leur savoir et de leur expérience sur la politique grecque, et tracé de main de maître la silhouette de la nationalité hellénique, lorsqu'ils ont dit qu'en Grèce il y a trois partis, le parti russe, le parti anglais, le parti français. Il va sans dire que, selon que ce touriste, ce diplomate, ce journaliste est un Français, un Anglais ou un Russe, le parti français, le parti anglais ou le parti russe devient sous sa plume le seul parti national, le seul qui ait tous les honneurs et mérite tous les éloges.

Or, toutes ces personnes, et ceux qui les croient sur

parole, seront très étonnés, en apprenant que ces désignations de partis sont tout-à-fait arbitraires, qu'au lieu de servir de boussole aux étrangers pour pénétrer dans la vie grecque, elles ne servent qu'à les embrouiller; que les diplomates qui ont voulu asseoir sur cette base leur système politique, ont fait fausse route, et qu'il n'y a en Grèce que deux seuls partis réels, deux seuls partis à principes, dont les noms n'ont jamais figuré dans les notes de tel ou tel ministre des puissances étrangères à Athènes, mais qui cependant ont toujours existé, qui partagent en deux camps, non seulement le petit royaume hellénique, mais la race grecque tout entière, deux partis dont chaque Grec sent la lutte et la pression dans son âme. Ces deux partis, sont le parti oriental et le parti occidental.

En émettant une idée nouvelle, nous sommes tenus d'apporter des preuves à l'appui de notre assertion. C'est ce que nous allons essayer de faire.

L'Europe est partagée en deux civilisations rivales; d'un côté, la civilisation latino-germanique ou occidentale; de l'autre, la civilisation slave ou orientale.

Ces deux civilisations, après avoir grandi l'une à côté de l'autre dans des directions différentes et presque sans se toucher, sont fatalement entraînées de nos jours à entrer en contact et à en venir à une collision, à cause de la question d'Orient.

Cette question d'Orient, telle qu'on la pose aujourd'hui peut se résumer en deux mots: les pays qui, par suite de la décadence et de la dissolution prochaine de la Turquie, vont échapper à l'empire du Coran, sont-ils destinés à recevoir la civilisation latino-germanique, ou la civilisation slave?

Comme dans la plupart de ces pays, c'est la race grecque qui, par le nombre, les traditions, la langue, l'intelligence et la civilisation est l'élément prépondérant, et que par conséquent c'est dans ses entrailles que dort l'avenir de l'Orient, il importe d'examiner quelle est la corrélation qui existe entre cette race et les deux civilisations rivales qui vont se disputer, par la propagande des idées ou par la force des armes, l'héritage de l'empire ottoman.

Or, un principe lumineux et fécond s'échappe tout de suite de cet examen. C'est que la civilisation occidentale et la civilisation slave, ces deux rivales prêtes à s'entre-déchirer, sont sœurs, et qu'elles sont sorties toutes deux des flancs de la civilisation grecque.

C'est la Grèce qui, à trois reprises, par ses sciences, ses lettres et ses arts, le charme de son génie, la propagande de sa philosophie a transformé l'Occident. Au temps de la conquête Romaine, de conquise elle est devenue conquérante.

Græcia capta

Perum victorem cepit, et artes

Intulit agresti Latib.

Sous l'Empire, elle a été le véhicule par lequel le Verbe de Jésus-Christ s'est répandu dans le monde; elle a enlevé à Rome ses faux dieux, elle lui a enlevé son empereur et l'a transporté à Bysance. C'est dans sa langue et par ses Saints Pères, dans les Conciles œcuméniques, que les dogmes du Christianisme ont été développés, fixés et rédigés. Dans le quinzième siècle, expirante enfin sous le cimenterre de Mahomet II, elle a envoyé son dernier regard vers cet Occident qui impassible la re-

gardait mourir, et, chose admirable! de ce souffle et de ce regard d'un mourant, surgissait une nouvelle vie, surgissait l'époque des Médicis et de Léon X.

Depuis lors, la civilisation occidentale, coulée pour ainsi dire dans le moule grec, n'a été que le développement successif des sciences, des arts, des lettres, de la civilisation grecque; Michel-Ange, le Tasse, Galilée, Descartes, Montesquieu, la déclaration des droits de l'homme, descendent en droite ligne de Phidias, d'Homère, d'Aristote, de Platon.

D'autre part, au neuvième et au dixième siècle, de pauvres moines grecs accomplissaient une œuvre immense, dont les conséquences vont peut-être changer la face du monde. Ils greffaient la civilisation et la religion grecques sur la civilisation slave en Bulgarie, en Moravie, en Russie, et enlevaient ainsi la race slave à l'influence latine. C'est à notre avis un des plus grands évènements de l'histoire; car, si les missionnaires occidentaux avaient gagné de vitesse les missionnaires byzantins, si les slaves étaient devenus latins, cela aurait changé l'avenir de l'humanité.

Depuis ce grand événement, Constantinople est devenue le centre de la vie slave, plus encore que Rome n'est restée le centre de la vie occidentale. Dès lors, entre la race grecque et la race slave, se sont établis un lien indissoluble, une fraternité divine, un commun avenir.

La Grèce ne peut donc avoir de répulsion ni pour la civilisation latino-germanique, ni pour la civilisation slave. Au contraire, l'élément grec est le commun dénominateur des deux races, car d'un côté, la civilisation occidentale ne peut refuser de se nommer greco-latine,

et de l'autre la civilisation orientale porte avec orgueil le nom de greco-slave.

Ainsi, transportez un Russe à Paris, ou un Français à Moscou; ils se sentent tous deux étrangers à la civilisation du pays, ils se trouvent hors de leur milieu, tandis qu'un Grec se sent également chez lui tant à Paris qu'à Moscou. C'est le Grec qui est l'homme le plus universel, et le seul vraiment catholique de l'Europe.

Mais pour que la race grecque ait pu donner son type à deux civilisations si différentes à tant d'égards entre elles, il faut bien qu'il y ait en elle deux principes et deux éléments qui ont engendré ces deux sœurs rivales; il faut bien qu'il y ait en elle un dualisme, un élément oriental et un élément occidental qui correspondent au dehors avec les deux civilisations orientale et occidentale.

Si les étroites limites de ce recueil nous le permettaient, nous tâcherions de prouver comment la civilisation de la Grèce ancienne comprenait en elle ce dualisme, et comment son développement a été le résultat de l'union harmonieuse de ces deux éléments. Nous pourrions également prouver leur existence pendant toute la durée de l'empire byzantin, l'un tâchant d'attirer la race grecque dans le cercle des nations occidentales et de lui faire épouser leurs mœurs et leur civilisation, l'autre au contraire, orgueilleux de ses traditions, ayant la conscience de son avenir, et préférant de perdre pour quelques siècles l'indépendance sous le joug ottoman, que de perdre à jamais la nationalité sous le joug de Rome. Nous verrions les empereurs de Constantinople, les chefs des églises, les hommes d'état, pencher tour à tour du côté de l'Occident et du côté de l'Orient, jusqu'à ce que la conquête

ottomane vint mettre un terme à l'indépendance de l'empire, mais non à la lutte de la dualité grecque.

Cette fin de l'ancien empire de Byzance au milieu du quinzième siècle, pénètre de tristesse l'âme de l'historien. Après avoir traversé les tempêtes du moyen-âge, après avoir résisté au torrent de tous les barbares qui envahirent l'Europe, l'empire grec avait réussi à toucher pour ainsi dire les rivages de l'époque moderne. En 1453, tout se rajeunit en Europe; les neiges de l'hiver du moyen-âge ont commencé à se fondre au souffle d'un nouveau printemps; les états de l'Europe moderne ont déjà secoué les dépoilles de la féodalité, et pris la forme qu'ils conservent à peu près de nos jours. L'imprimerie est inventée; Colomb médite la découverte d'un monde nouveau; les premiers bégaiemens de la réforme se font entendre. Encore un coup, et Raphael, Machiavel, Michel-Ange, l'Arioste, Luther vont paraître. Et c'est au milieu de cette vie, de ces espérances, de ces harmonies de la terre et des cieux, que cette glorieuse nation grecque va rendre le dernier soupir, va se coucher dans le froid tombeau!

Cela explique peut-être la profonde indifférence avec laquelle les nations de l'Occident ont assisté à la chute de l'empire byzantin. Si l'on excepte un sentiment de terreur égoïste à la vue des immenses progrès de la conquête ottomane, l'histoire contemporaine ne nous a pas conservé le souvenir de beaucoup de larmes versées sur le sort du dernier successeur de Constantin et sur celui de la race grecque. C'est que les enfans et les jeunes gens, pressés de goûter la vie et ne comprenant pas encore la mort, ne sentent qu'une compassion passagère et bien vite effacée, au chevet d'un vieillard mourant de consommation.

Et cependant, cette mort n'était qu'apparente; la nation grecque n'était pas destinée à périr, mais à se transformer. L'indépendance détruite, restait la nationalité. Au milieu du déluge de la conquête, elle se réfugiait, comme dans une arche, à l'abri du sanctuaire; le clergé de l'Orient devenait le dépositaire de la langue, des traditions, des espérances de la race grecque.

Et lorsque les eaux du déluge eurent commencé à s'écouler, et que le joug ottoman, devenu plus doux, eut permis aux Grecs de respirer, lorsqu'ils entreprirent de reconquérir peu à peu sous l'œil jaloux de leurs tyrans leurs richesses, leur commerce, leurs écoles, leur civilisation, deux tendances contraires se manifestèrent de nouveau, deux influences se disputèrent la direction de la renaissance grecque.

D'une part, nous voyons l'ancien élément oriental persister dans son antipathie contre l'Occident, tourner ses vœux et ses espérances vers la Russie, la seule nation qui partage notre foi et notre haine contre le drapeau de Mahomet. C'est la Russie seule qui semble appelée par le Dieu des Grecs à chasser les infidèles de Byzance, et à rouvrir au culte orthodoxe les portes de la Basilique de S^{te} Sophie; c'est la Russie qui, reconnaissante du don que nous lui avons fait de notre religion et de notre civilisation, va restaurer l'empire de Constantin. Des prophéties, des chants populaires, interprètes des espérances des masses, circulent de village en village; une littérature entière se forme, dont le cachet distinctif est le caractère religieux, la tendance anti-occidentale, la continuation de la tradition byzantine, sous l'égide de la Russie.

Mais d'autre part, le commerce et les rapports de la

race grecque avec les nations de l'Europe occidentale, avaient modifié peu à peu les idées et affaibli les préventions qu'on avait contre elles. On commence à découvrir que l'Occident n'est plus cet Occident fanatique, papiste, à demi-barbare, qui, au temps de Photius et de Michel le Cirulaire avait placardé aux portes de S^{te} Sophie l'anathème contre la tradition grecque; qui avait détourné le torrent des croisades de son lit naturel, pour le lancer contre Bysance schismatique. La civilisation occidentale, depuis la chute de l'Empire Grec, a subi une immense transformation; elle s'est polie au contact de la littérature grecque, elle s'est émancipée de la tutelle du Pontife de Rome; la moitié de l'Occident l'appelle l'Antechrist; l'autre moitié, qui paraît être restée encore dans sa croyance, prête une oreille avide aux sarcasmes de Voltaire, aux déclamations de Rousseau. Un nouveau dogme, la tolérance religieuse, s'inscrit dans les âmes avant d'avoir été inscrit dans le droit public de l'Europe. En même temps, les immenses progrès des sciences, des lettres, des arts de l'Occident, ne peuvent que frapper d'admiration les Grecs modernes; une jeunesse avide de savoir se répand dans les universités de l'Europe; là, l'histoire lui dit que pour un Grec, *apprendre c'est se rappeler*; que tous ces progrès, toutes ces lumières, toutes ces institutions, sont le glorieux héritage de ses ancêtres, développé et fécondé par le génie occidental, et qu'en les transportant dans sa patrie, elle n'y portera pas des plantes exotiques, mais tout ce qu'il y a plus indigène, de plus grec.

Il était par conséquent parfaitement naturel et logique qu'il se développât en Grèce une tendance tout opposée à celle que nous avons remarquée plus haut, un esprit

occidental regardant la civilisation de l'Occident comme ce qu'il y avait de plus parfait au monde, de plus conforme aux mœurs et à la vraie tradition grecque, partageant les préjugés de l'Occident contre les idées byzantines, considérant, injustement sans doute à plusieurs égards, l'époque byzantine comme une époque de décadence et de corruption de la civilisation grecque; ayant la conviction que le premier devoir de la Grèce, dans son mouvement de renaissance, était de quitter les errements du moyen-âge grec, de revenir à la vraie tradition grecque, conservée, développée et transmise aux Grecs modernes par la civilisation occidentale. C'est dans Coray que cette tendance, ces idées ont trouvé leur plus célèbre, leur plus influent interprète. Coray, ayant vécu presque un demi-siècle à Paris, dans ce centre de la vie occidentale, contemporain de la révolution de 1789, imbu de l'esprit philosophique du XVIII^e siècle, a été le fondateur d'une école littéraire et politique, dont la tendance est de rattacher la régénération grecque à la civilisation de l'Occident. Les caractères distinctifs de cette école sont l'amour des libertés et des principes de la révolution française de 1789, le mépris pour l'époque du Bas-empire, la crainte de la Russie. On pourrait ajouter qu'en fait de religion, elle n'a pas un certain esprit d'exclusivisme et d'intolérance, qui distingue l'autre école. Ce qu'elle a de commun avec elle, c'est l'antipathie contre la Papauté, c'est l'ardent amour pour l'indépendance et la gloire de la race grecque.

Lorsque la trompette de la résurrection hellénique retentit en 1821, tous ces hommes qui prirent part à ce grand événement appartenaient à l'une ou à l'autre de ces deux écoles. Cela explique pourquoi la révolution

grecque se rattache à deux principes en apparence opposés, d'un côté aux idées de la révolution française, de l'autre aux idées russo-byzantines, pourquoi ce grand mouvement procède en même temps de l'Orient et de l'Occident. Cela explique encore pourquoi d'un côté on croyait y voir la main de la Russie, et de l'autre, les menées des sectes qui travaillaient Naples, le Piémont et l'Espagne; pourquoi la Russie orthodoxe et l'Europe catholique et protestante applaudissaient également aux exploits des Botzari et des Canari.

Toute l'Europe fut saisie d'admiration et de joie lorsqu'on vit en 1847 le Pape devenir libéral, lorsqu'on vit Pie IX jeter sur les épaules de la liberté le manteau de la religion. Cet événement fut exalté en prose et en vers; parce que, en Occident, c'était extraordinaire de voir d'accord entre eux le clergé et la liberté. En 1849 la Papauté est revenue à ses anciens errements; Pie IX a démenti les espérances qu'on avait conçues, et aujourd'hui il paraît que le Catholicisme romain a lié irrévocablement son sort à celui des monarchies absolues.

Chez nous au contraire, le clergé a toujours été l'apôtre et le martyr de la liberté. Nos Patriarches ont été pendant quatre siècles, ce que Pie IX a été pendant quelques mois; ils ont scellé de leur sang l'union entre la religion et la liberté. Pendant la guerre de l'indépendance, nous avons vu les moines qui n'étaient jamais sortis de leurs couvens, et les jeunes gens qui avaient lu Voltaire et Rousseau, les hommes de l'Orient et ceux de l'Occident, combattre avec le même héroïsme pour la patrie et pour la foi; nous avons vu dans nos assemblées nationales, les évêques et les philosophes proclamer d'un com-

mun accord et consacrer dans les Constitutions de Trézène et d'Epidaure, les grands principes de la révolution française.

C'est seulement lorsque la cause de l'indépendance fut hors de danger, et que le moment fut venu de constituer sur des bases durables les institutions du nouvel état et ses relations extérieures, que recommença la lutte entre le parti oriental et le parti occidental. Le plus grand citoyen de la Grèce moderne, Jean Capodistria, aurait peut-être jeté les bases de leur conciliation, si la mort ne l'avait prévenu.

La Régence, au lieu de venir en Grèce la branche d'olivier à la main, y vint avec le flambeau de la discorde. Fille de l'Occident, elle embrassa la cause du parti occidental, qu'elle crut le seul soutien d'une dynastie occidentale; elle donna à la Grèce des institutions, des lois calquées sur les institutions et sur les lois des nations occidentales; elle chercha par tous les moyens à rattacher la Grèce à la civilisation germanique, elle crut que pour y parvenir elle devait dissoudre et écraser le parti oriental.

Peut-être le temps n'est-il pas encore arrivé de tracer l'histoire de la lutte des deux partis sous la Royauté. Nous nous bornerons à dire que cette dernière se montra plus impartiale que la Régence, envers le parti oriental.

Après avoir constaté l'existence de ces deux partis, il nous reste à exposer leurs tendances, leurs opinions, leurs argumens.

La Grèce, disent les uns, fait partie de l'Occident; l'esprit de ses habitans, ami du mouvement et de la liberté, ne s'accorde pas du tout avec l'immobilité slave. La civilisation de l'Occident n'est pas une civilisation étrangère

à la Grèce ; elle a été coulée dans le moule grec ; elle descend de la Grèce ancienne ; elle a été inspirée par nos pères ; en l'adoptant, nous reprenons notre bien. Quant à la différence de religion, elle est peu essentielle en elle-même, moins encore que celle qui existe entre catholiques et protestans ; le schisme des deux églises a eu pour cause plutôt la jalousie des Pontifes que la divergence des dogmes. Et puis, de nos jours, la religion n'est plus un obstacle à des alliances durables entre les peuples, lorsqu'elles sont basées sur de grands intérêts. Le grand intérêt de l'Europe, c'est que Constantinople soit la capitale d'un empire civilisé et puissant. Or cet empire ne peut être fondé que par la race grecque. Mais si l'Europe nous soupçonne d'avoir des sympathies pour la Russie qui est son cauchemar, elle ne consentira jamais à ce que nous formions un grand empire. Ainsi l'intérêt même de notre avenir veut impérieusement que nous nous rallions à la civilisation occidentale.

La religion, disent les autres, est l'idée-mère, la substance des nations. La civilisation n'est que le rayonnement, pour ainsi dire, de la religion. Toute civilisation qui ne procède pas de l'autel, est une civilisation fautive, un sépulcre blanchi. C'est par conséquent un sophisme que de dire que nous pouvons avoir une religion orientale et une civilisation occidentale, que nous pouvons croire comme les Russes, et vivre comme les Français. Ainsi, il y a entre les occidentaux et nous, une muraille qui nous sépare à jamais ; si nous tentons de la franchir, nous renonçons à notre nationalité, nous serons frappés de mort comme Rémus pour avoir voulu franchir les murs de Rome naissante. Mais quand même nous vou-

drions singer la civilisation de l'Occident, nous ne pourrions vaincre les préjugés des occidentaux contre nous. Depuis Caton jusqu'à nos jours, ils nous regardent comme une race à part, *Graeculi*, qui leur a donné des artistes, des philosophes, des savans, qui pourra produire encore des rhéteurs et des sophistes, mais qui n'a jamais été propre à fonder des empires. Ce sont eux qui ont fondé l'empire de Rome ;

*Tu regere imperiô populos, Romane, memento,
Hæ tibi erunt artes ;*

c'est nous qui l'avons corrompu et détruit. Au temps des Croisades, ils nous ont confondus dans la même haine avec les Sarrazins ; ils ont pris d'assaut Constantinople, ils se sont partagé les provinces de l'empire Byzantin, qui sans cela existerait peut-être encore. Lorsque notre indépendance disparut dans le gouffre de la conquête ottomane, ils n'ont jamais montré de compassion pour nos malheurs et notre esclavage. Lisez les récits des voyageurs pendant le XVII^e et le XVIII^e siècle ; vous verrez qu'ils nous traitent partout comme des gens qui méritaient leur sort. Lorsque le Catholicisme romain qui paraissait la cause ou le prétexte de ces préjugés, eut perdu de sa force et de son intensité, lorsque la philosophie irreligieuse du XVIII^e siècle eut pris en main la cause de tous les opprimés, lorsque les encyclopédistes s'érigèrent en avocats de tous ceux qui souffraient sur la terre, on se rappela les paysans opprimés par leurs seigneurs, les protestans opprimés par Louis XIV, les Maures brûlés sur les bûchers de l'inquisition, on tonna contre la traite des noirs, mais on oublia les Grecs gémissant sous la férule des Turcs. Il est également malheu-

reux pour nous que l'Occident ait une religion ou qu'il n'en ait pas, qu'il soit croyant ou incrédule. Lorsqu'il croit, il nous traite comme des schismatiques et il envoie ses croisés nous piller; lorsqu'il ne croit pas, alors toute religion lui est indifférente, il ne hait pas par conséquent les Turcs, et il envoie ses flottes soutenir l'intégrité de l'empire ottoman. Vous dites que la civilisation occidentale c'est la civilisation grecque; que pour un Grec l'Occident c'est moi; nous pourrions dire de ce moi avec le Sosie de Molière:

*Ce moi qui le seul moi veut être,
Ce moi qui m'a roué de coups.*

Lorsque enfin nous secouâmes le joug en 1821, l'Occident, au lieu de nous tendre la main, entrava d'abord nos efforts. Il est vrai qu'ensuite à Navarin, les canons des trois puissances nous sauvèrent; on reconnut à la fin notre indépendance; mais on nous resserra dans des limites si étroites, que nous pouvons à peine respirer, et on ne nous dissimula pas qu'on s'était repenti même du peu qu'on nous avait donné. A présent que l'empereur Nicolas, dans un élan chevaleresque, demande à la Porte ottomane de consacrer par un traité en notre faveur, non pas des droits politiques, ces droits dont jouit le dernier manœuvre de France et d'Angleterre, mais nos droits religieux, les droits de notre conscience, le droit de prier Dieu d'après notre rite, de choisir nos pasteurs, de restaurer nos églises, tout l'Occident s'arme pour l'empêcher. Et après cela peut-on encore être assez simple pour croire que cet Occident qui remue ciel et terre pour que nous n'ayons pas de droits religieux, nous aidera à

reconquérir nos droits politiques, à chasser les Turcs d'Europe, à reconstituer l'empire Byzantin?

Nous sommes orthodoxes, poursuivent-ils; notre civilisation, nos tendances doivent être aussi orthodoxes, orientales. La Russie est la seule nation qui ait notre foi, qui ait le pouvoir et la volonté de nous aider à secouer un joug de quatre siècles. La voilà qui se rappelle avoir reçu de nous la vie morale; la voilà qui s'appête à nous donner ce qu'elle a reçu de nous. Touchant mystère de la Providence divine! Ce sera la fille qui donnera la vie à sa mère!

Nous avons rapporté avec toute l'impartialité possible la pensée des deux partis, après en avoir démontré l'existence et esquissé l'histoire. Le résultat de ces recherches nous paraît être le suivant: la question d'Orient a été mal posée, et c'est à cause de cela qu'on ne peut parvenir à sa solution.

On se rappelle que nous avons résumé de la sorte la question d'Orient telle qu'elle est posée de nos jours: *les pays qui par suite de la décadence et de la prochaine dissolution de la Turquie vont échapper à l'empire du Coran, sont-ils destinés à recevoir la civilisation latino germanique ou la civilisation slave?*

Cette question suppose que ces pays ne possèdent aucune civilisation originale, qu'ils sont une table rase sur laquelle l'Alexandre, qui, du tranchant de son épée, viendra couper le nœud gordien de l'Orient, pourra écrire tout ce qu'il voudra. Si cet Alexandre est la Russie, ces pays^o deviendront slaves; mais si l'œuvre échoit à la France ou à l'Angleterre, ils deviendront catholiques ou protestans.

Mais on oublie que ces pays possèdent justement la civilisation la plus ancienne, la plus originale, la plus tenace de l'Europe, la civilisation grecque; que cette civilisation n'est ni orientale ni occidentale exclusivement; que, plus parfaite, plus universelle, plus catholique que les deux sœurs qui lui doivent la naissance, elle est vaste comme l'Orient et l'Occident ensemble, elle est *œcuménique*. La France et l'Angleterre peuvent dépenser leurs trésors, couvrir l'Archipel de leurs flottes, déployer leurs drapeaux sur le Parthénon et la cathédrale de S^{te} Sophie; le Grec ne cessera jamais d'être orthodoxe, de regarder le Russe comme son frère. La Russie pourra faire passer le Danube à ses innombrables armées, le Cosaque pourra attacher son cheval aux colonnes du temple de Jupiter Olympien; le Grec ne cessera jamais d'être l'ami de la liberté et de la science de l'Occident, de regarder l'Occident et sa civilisation avec admiration et amour. La Valachie et les îles Ioniennes sont là pour confirmer notre assertion. Plus la Valachie est menacée d'être absorbée par le Léviathan du Nord, plus le parti occidental lève la tête et proteste de toutes ses forces contre la perte de sa nationalité. Plus le joug anglais pèse sur les îles Ioniennes, et cherche à leur ôter tout espoir de réunion avec la Grèce indépendante, et plus le parti oriental y fait chaque jour des progrès dans les opinions. C'est que le parti oriental et le parti occidental sont immortels en Grèce; c'est que Dieu même a écrit sur le front de la race grecque: tu seras le cœur du monde, tu seras le lien éternel entre l'Orient et l'Occident.

En nous résumant, nous croyons que la solution grecque de la grande question de notre siècle, outre les au-

tres considérations qui la font envisager comme le seule durable, a encore cet avantage en sa faveur, que par elle l'équilibre du monde ne sera pas rompu, qu'elle ne sera un triomphe ni une augmentation d'influence et de pouvoir exclusifs ni pour l'Europe occidentale ni pour la Russie, et que l'Orient et l'Occident pourront venir se donner la main et s'asseoir comme des frères au grand banquet de l'émancipation hellénique. R.



De la marine commerciale grecque.

Depuis le temps où Thémistocle a fait voir à ses compatriotes que l'allié sur lequel ils devaient le plus compter étaient les deux cents navires qu'ils possédaient, les Grecs n'ont jamais cessé de considérer la mer comme l'auxiliaire le plus puissant en temps de guerre, et comme une des sources les plus fécondes de civilisation et de richesses pendant la paix. L'histoire, quelque incomplète qu'elle soit parvenue jusqu'à nous, est remplie des exploits maritimes de nos ancêtres. A une époque où l'art de la navigation était encore dans son enfance, ils surent, par une suite de victoires remportées sur les ennemis de leur indépendance, conquérir l'empire des mers, et n'hésitèrent point à se lancer dans des expéditions aventureuses et lointaines. Ils visitèrent l'Asie-Mineure, l'Italie, l'Afrique, la Thrace, le Pont-Euxin et les Gaules, et y fondèrent de nombreuses colonies, qui, surpassant en

activité leurs métropoles, s'adonnèrent avec plus d'ardeur au commerce, et poussèrent leurs explorations jusque dans des mers dont l'existence a été regardée, même longtemps après, comme fabuleuse. La domination de Rome, tout en faisant expirer les libertés de la Grèce sous les murs de Corinthe, n'arrêta ni les progrès, ni la prépondérance de la marine hellénique. Subjuguée par les aigles triomphantes de la ville éternelle, la Grèce lui imposa à son tour le joug de sa civilisation, de ses sciences, de ses arts et de son industrie, et c'est avec ses vaisseaux qu'Antoine et Octave se disputèrent à Actium l'empire du monde.

Lorsque plus tard le sceptre de la civilisation athénienne passa à Byzance, colonie grecque célèbre déjà par ses richesses et son luxe, les habitans de l'empire d'Orient, malgré les luttes qu'ils eurent à soutenir contre les agressions à tout moment renouvelées des races barbares, et les querelles intestines qui les divisaient, n'en continuèrent pas moins leurs entreprises maritimes. Tandis que les vaisseaux grecs fréquentaient d'un côté les ports de l'Afrique, des Gaules et d'Espagne, ils sillonnaient de l'autre les mers de l'Inde; Ceylan était leur rendez-vous général, et le pavillon des empereurs de Constantinople flottait depuis le golfe persique jusqu'aux parages de la Chine.

L'histoire ne fait pas mention de flottes plus formidables et plus nombreuses que celles qui furent armées sous les empereurs d'Orient, ni de faits d'armes plus brillans que ceux dont elles nous ont laissé l'exemple. C'étaient des vaisseaux pour la plupart grecs, qui, sortis du Pirée sous Crispus fils de Constantin le Grand, forcèrent le passage de l'Helléspot, et battirent les forces de Licinius; ce fut aussi un amiral grec, Nicélas Orifa, qui sous Basile le Macé-

donien, défit complètement l'escadre des Arabes dans la Propontide, et qui, un an plus tard, en 883, ayant fait traverser à ses vaisseaux par terre et dans une seule nuit tout l'isthme du Péloponnèse, les jeta de la mer d'Egine à celle de Corinthe, surprit les Arabes et écrasa leurs flottes.

L'expédition navale d'un autre général de Byzance, qui illustra quelque temps après par ses vertus et ses actions d'éclat le trône de Constantin, ne témoigne pas moins de l'état florissant où les Grecs avaient élevé leur marine. On se rappelle que les Arabes s'étaient rendus maîtres de l'île de Candie au 9^me siècle, qu'ils l'occupèrent pendant cent trente ans, et que même ils en contraignirent tous les habitans à embrasser l'islamisme. Nicéphore Phocas, alors général de l'empereur Romanus II, équipa dans l'espace de sept mois une flotte de mille dromons, de deux cents pamphylides et de treize cent sept autres bâtimens de transport, y embarqua cent mille hommes, outre les marins, se rendit en Candie, reconquit l'île et en chassa les Arabes.

Tel était l'état de la marine sous les empereurs grecs. Les obstacles les plus insurmontables disparaissaient devant le génie patient et inventif des navigateurs de la Grèce; et c'est seulement lorsque, ébranlé de tous les côtés, l'édifice élevé par Constantin fut sur le point de crouler, que les calamités publiques ont dû ralentir cette activité.

Le joug écrasant des musulmans vint à la fin briser toute énergie; intelligence, commerce, agriculture, navigation, tout succomba sous l'oppression implacable de ces féroces asiatiques. Les propriétés des peuples conquis passèrent entre les mains des usurpateurs, et le fruit des labeurs de l'esclave devint la proie du maître; le poteau était élevé pour quiconque eût osé avoir plus qu'il ne

fallait pour soutenir son existence. Dès lors qui aurait été assez insensé pour travailler à se donner un bourreau? Ainsi périt toute industrie, et le commerce maritime avant les autres, parcequ'en procurant plus de richesses, il procurait en même temps plus de victimes à l'avidité.

Cet état de choses dura plus de trois cents ans. Quelques barques de pêcheurs, et plus tard un petit nombre de navires, échappés à l'œil rapace des conquérans, purent enfin tenter le cabotage dans les parages les plus reculés de l'empire; et ce n'est que vers la fin du 18^{me} siècle que la marine grecque commença tout-à-coup à prendre un développement auquel on était loin de s'attendre. C'était peu après l'année 1770. Hàtons-nous de faire une mention particulière de cette époque; car tandis que le joug qui depuis trois siècles opprimait les populations chrétiennes de l'Orient, continuait à être aussi dur et aussi abrutissant que par le passé, on a vu renaître à la fois parmi les Grecs le commerce, la navigation et les lettres. Ignorans par le principe de leur religion, et ombrageux par la nature de leurs institutions, les Turcs se gardaient bien de permettre à leurs esclaves de s'élever, soit par l'éducation, soit par le travail, au dessus de leurs maîtres. Les Grecs étaient condamnés à étouffer de leurs propres mains les plus faibles étincelles de leur intelligence; et lorsque des voyageurs injustes, peu touchés de leurs maux, les accusèrent de bassesse, de ruse, de lâcheté et de dissimulation, ils firent semblant d'oublier que pour soustraire leurs têtes aux yatagans des oppresseurs, les opprimés n'avaient qu'à les courber devant eux.

Aussi, est-ce à des causes en dehors de l'action musul-

mane que l'on doit attribuer la régénération inespérée dont nous parlions tout-à-l'heure.

On était arrivé en 1775. Les désastres qui venaient de frapper les habitans du Péloponnèse étaient vivement sentis par tous leurs frères. Déjà ils se croyaient irrévocablement abandonnés par tous les peuples de la chrétienté, lorsque le traité de Kaïnardji vint ranimer leurs espérances. La Russie y avait stipulé quelques garanties en faveur de ses coreligionnaires sujets de la Porte; et bien que faibles, ces garanties reveillaient l'espoir que la puissance qui les avaient imposées ne s'arrêterait point dans cette voie. Et en effet elle ne s'y est pas arrêté. Accordant avec empressement la qualité de sujet russe à tous les Grecs qui couraient se placer sous sa protection, et permettant d'arborer son pavillon à leurs navires, elle mit ainsi entre leurs mains tout le commerce des grains dans le Bosphore et le Levant, et fut la cause principale de la prospérité étonnante de cette marine, qui, quelques années plus tard, soutint tout le poids d'une lutte maritime aussi inégale que glorieuse.

La révolution française vint donner une vie nouvelle à la marine grecque. Au bruit qu'une grande disette affligait la France, les mers de l'Archipel furent couvertes de navires, et se repeuplèrent de navigateurs qui transportaient les blés de l'Asie-Mineure, de la Russie méridionale et de la Crimée dans les ports de France, d'Italie et d'Espagne. La marine autrichienne, que nous voyons si étendue aujourd'hui n'existait pas à cette époque, et celle de la France, amoindrie considérablement à cause des événemens d'alors, tout le commerce de la Mer-Noire revint sans concurrence entre les mains des Grecs. A Cons-

tantinople, à Smyrne, à Salonique, et dans toutes les grandes villes de la Turquie, à Trieste, à Odessa, à Malte, à Livourne, à Marseille, ainsi que dans les autres principaux ports de l'Europe, des maisons grecques furent établies, et s'emparèrent en peu de temps de tout le commerce du Levant.

L'élégance et la légèreté des navires grecs, aussi bien que la vigueur et l'habileté des marins qui les montaient devinrent alors célèbres. Comme un blocus rigoureux s'exerçait sur les côtes où les conduisaient leurs spéculations commerciales, il leur était impossible d'éviter la rencontre des vaisseaux des puissances coalisées contre la France. Ils se battaient alors en désespérés, d'autant plus que chaque marin avait sa part de propriété dans la cargaison. Le plus souvent ils triomphaient, pénétraient dans les ports assiégés, y déchargeaient des vivres et des marchandises, et les échangeaient à un profit considérable contre d'autres denrées qu'ils transportaient ailleurs avec un débit toujours assuré. Leur activité était telle, que souvent ils faisaient cinq à six voyages par an.

Le blocus continental imposé par Napoléon aux nations liguées contre l'Angleterre, ne profita pas moins à la marine grecque ; car les Anglais, envoyant dans les ports de la Turquie leurs marchandises partout ailleurs prohibées, les négocians grecs trouvaient moyen de les introduire sur le continent.

Ainsi, par un hasard assez remarquable, les trois nations qui quelques années plus tard, s'allièrent pour ériger un état grec indépendant, concoururent alors à former, sans y penser certainement, la marine, qui, par

sa valeur et par ses richesses jeta les premiers fondemens de cette indépendance.

Telles furent les causes principales de la renaissance de la marine grecque. Le traité de Kainardji ainsi que la protection accordée par la plus grande des puissances du Nord, lui ouvrirent la carrière, que des événemens on ne peut plus favorables pour elle, vinrent élargir vers l'occident.

Les Turcs eux-mêmes se virent enfin obligés de venir en aide, bien que d'une manière indirecte, à ce développement.

Aussitôt après la prise de Constantinople, ils sentirent la nécessité d'avoir une force maritime. On se rappelle que Venise était alors ce que l'Angleterre est aujourd'hui la reine des mers, et qu'elle commandait en souveraine dans les îles de l'Archipel ainsi que dans le Péloponnèse, Impatiens de l'en expulser les Turcs parvinrent à organiser une escadre forte et bien exercée ; mais incapables de tenir la mer et encore moins de se mesurer avec leurs adversaires, ils formèrent en grande partie leurs équipages de la même manière qu'ils avaient formé le corps des janissaires ; et des renégats, pour la plupart involontaires, conduits par les Génois, ennemis acharnés des Vénitiens, prêtèrent leur art et leur bras au plus redoutable persécuteur de la Croix. Qui sait si, sans l'infusion de sang chrétien dans les veines des adorateurs du croissant, l'énergie musulmane ne se serait pas assoupie plus tôt ?

Mais après la fameuse bataille de Lépante où les Turcs perdirent près de cinquante mille hommes et 185 galères, l'ascendant du pavillon ottoman fut arrêté, et leur puissance maritime anéantie pour toujours. Faute d'officiers

capables de diriger les vaisseaux qu'ils venaient de faire construire et armer à l'instar des nations occidentales, ils les laissaient pourrir dans la Corne d'Or ; et s'il leur arrivait par fois de faire un voyage jusqu'à l'Archipel pour en recevoir le tribut, ils se traînaient d'île en île le long des côtes, jetant l'ancre si le vent fraîchissait, et craignant toujours de perdre la terre de vue.

C'est donc dans cette détresse et après la défaite de leur flotte par celle de Catherine, qu'ils eurent recours aux marins grecs, surtout à ceux des îles d'Hydra, de Spezzie et d'Ipsara, qui ont illustré par leurs actions héroïques la révolution de 1821.

Enhardis par cette reconnaissance officielle de la supériorité des sujets sur les maîtres, les marins grecs ne tardèrent pas à s'insinuer dans les bonnes grâces de ces derniers. Aussi contribuèrent-ils puissamment à avancer leurs opérations commerciales, et ils finirent même par placer quelques uns de leurs gros bâtimens sous la protection du pavillon ottoman.

En 1813, la marine grecque, conduite par 17526 marins, était composée de 615 voiles, jaugeant en tout 153580 tonneaux. La seule île d'Hydra possédait cent vingt vaisseaux de grande capacité, montés chacun par quarante hommes au moins, et plus de 800 canons répartis dans ses divers armemens.

En 1816, le nombre des navires appartenant aux îles ainsi qu'au littoral de la Thrace, de la Macédoine et de la Grèce aujourd'hui indépendante, s'élevait à sept cents, qui, montés par 18000 marins, étaient armés de 3000 canons.

C'est vers la même époque que l'Hétairie, dont Riga avait été l'illustre fondateur, commença à prendre la consis-

tance et la forme d'une société politique assez habilement organisée ; car l'opulence, fruit en grande partie du commerce dont il est ici question, introduisant partout l'instruction et une éducation libérale et soignée, servit à creuser encore plus profondément la ligne de démarcation qui séparait, dès le commencement, les disciples du Christ des adhérens du prophète. La force et la prospérité de la marine grecque formèrent la base des projets hardis de cette société, et c'est parmi les hommes de mer qu'elle recruta le plus grand nombre de ses initiés. C'est ainsi qu'en 1821, depuis les îles de l'Asie-Mineure jusqu'aux îles les plus méridionales de l'Archipel, et depuis l'embouchure de la Maritza jusqu'au fond du golfe de Volo, il y eut peu de voiles grecs qui n'arborèrent l'étendard de la Croix ; mais moins heureuse que la marine appartenant à cette petite portion qui forme le royaume indépendant de la Grèce, celle de Cassos, de Chios, de Mitilène, de Lemnos, de Volo, d'Arghirocastro et d'autres ports encore non moins importants, a été forcée par les protocoles de rentrer sous la domination ottomane.

Il nous serait aujourd'hui fort difficile d'indiquer la force de toute la marine grecque à cette époque ; aussi nous bornerons nous à faire connaître celle de la Grèce indépendante. Si nous désignons séparément les différens ports auxquels appartenaient les navires, c'est pour établir plus loin une comparaison exacte entre la marine d'alors et celle d'aujourd'hui, et constater les progrès qu'elle a faits dans ces derniers temps.

Etat de la marine grecque en 1821.

Hydra.	Tonneaux.	27492.
Spezzie.	"	13797.
Poros.	"	800.
Syra.	"	870.
Myconi.	"	2200.
Andros.	"	2100.
Santorin.	"	5000.
Milo.	"	140.
Skiathos.	"	1000.
Chaleis.	"	500.
Cumi.	"	500.
Missolonghi.	"	350.
Patras.	"	3600.
Galaxidi.	"	1400.
Total		61449.

On a depuis longtemps admiré en Europe les prodiges de valeur par lesquels cette marine marchande s'est constamment signalée pendant l'espace de neuf ans. Obligée de se mesurer avec les flottes nombreuses et colossales de son ennemi, elle se trouva réduite à la fin de la guerre à un état de délabrement tellement profond, que lorsqu'elle voulut reprendre ses voyages de la Mer-Noire, on s'aperçut que la plus grande partie des navires n'étaient même pas susceptibles de réparation, tandis que leurs propriétaires n'avaient plus de quoi les transporter d'un port à un autre.

Nous venons de voir quel était en 1830 l'état de la marine de la Grèce indépendante ; les capitaux y manquaient alors totalement, et le gouvernement, dans l'exiguïté de ses moyens, ne pouvait guère venir à l'aide des armateurs. Mais ceux-ci, dans l'impatience de leur orgueil national, impatience bien juste d'ailleurs, de déployer devant le sérail de leur ancien despote la bannière de la Croix

qui venait d'abattre le croissant, équipèrent, tant bien que mal, un nombre fort restreint de voiles, et s'élançèrent vers le Bosphore.

Telle était cependant la vétusté de ces bâtimens qu'on dut les abandonner bientôt ; mais telle est aussi l'énergie et la persévérance des marins grecs, qu'en moins de quatre ans, deux cent quatre-vingt-un vaisseaux, tous nouvellement sortis des chantiers de la Grèce, parcouraient la Mer-Noire et la Méditerranée.

Voici le tableau synoptique, mais exact, de la marine marchande depuis 1834 jusqu'à la fin de l'année 1852, tel que nous l'avons dressé d'après les renseignemens statistiques puisés dans les archives du département de la marine.

<i>Année.</i>	<i>Navires.</i>	<i>Tonneaux.</i>
1834.	2891.	
1835.	3370.	
1838.	3269.	88502.
1839.	3315.	89642.
1840.	3184.	110690.
1843.	3169.	137538.
1844.	3414.	146703.
1845.	3384.	161103.
1848.	3983.	255233.
1850.	4016.	266201.
1851.	4327.	287093.
1852.	4230.	247661.

Voici maintenant dans quelle proportion sont répartis ces bâtimens dans les différens ports du royaume. Nous nous servons des chiffres du tonnage de l'année dernière.

Hydra.	Tonneaux.	19177.
Pirée.	"	11745.
Spezzie.	"	38699.
Poros.	"	2604.
Nauplie.	"	1542.
Cranidi.	"	5777.
Syra.	"	83501.
Myconi.	"	3436.
Andros.	"	7980.
Santorin.	"	14733.
Milo.	"	2203.
Skiatho.	"	8496.
Chalcis.	"	3147.
Scopélo.	"	6231.
Amaliopolis.	"	4847.
Cumi.	"	2568.
Missolonghi.	"	1486.
Patras.	"	2926.
Galaxidi.	"	28950.
Navarin.	"	293.
Calamata.	"	449.
Cylléno.	"	86.
	Total.	247661.

En comparant les deux derniers tableaux à celui de 1821, on est frappé des observations suivantes :

1°. Que dans l'espace de trente deux, ou plutôt de vingt-quatre ans, neuf années s'étant écoulées au milieu des malheurs d'une guerre d'extermination et de ruine, la marine s'est élevée à une force trois fois supérieure à celle de 1821.

2°. Que la force maritime de chaque port séparément, à l'exception de celle d'Hydra qui, malgré ses efforts n'est pas encore parvenu à réparer les immenses sacrifices faits par elle pour le succès de la révolution, a augmenté dans la même proportion, et souvent quatre, cinq, six, vingt-sept fois autant. Nous n'y comprenons pas

l'énorme accroissement de la marine de l'île de Syra, qui, par un concours de circonstances tout-à-fait exceptionnelles, est arrivée au point où on la voit aujourd'hui.

3°. Que huit ports qui, avant la guerre de l'indépendance, étaient entièrement privés de marine, possèdent aujourd'hui un bon nombre de navires, dont le tonnage (30970) équivaut à lui seul à la moitié de la force totale de la marine de 1821, et à la huitième partie de celle existante à la fin de l'année 1852.

4°. Que depuis 1834 jusqu'en 1850, c'est-à-dire dans l'espace de dix-sept ans, il y a eu un mouvement progressif très marqué, surtout en 1848, année pendant laquelle la marine a de beaucoup surpassé en nombre et en tonnage celui des deux années précédentes.

5°. Que la marine grecque, employée presque exclusivement à l'exploitation du commerce qu'on appelle de transit, et particulièrement de celui des grains, le mouvement dont nous parlions a dû nécessairement suivre une marche rétrograde en 1851 et 1852, à cause de l'abondance des récoltes dans le midi de l'Europe.

6°. Que tandis que la force de la marine s'élevait en tonnage, elle décroissait en nombre, ou bien ne présentait pas une progression analogue sous tous les deux rapports ; c'est que la construction des navires destinés à des voyages de long cours, qui comprennent les mers du nord de l'Europe et de l'Atlantique, se faisait d'année en année sur de plus grandes dimensions.

Tels sont les principaux résultats des trois tableaux que nous venons de mettre en présence. Maintenant si on pense à l'état de dénûment complet où se trouvait la marine en 1830 ; si on considère ensuite la condition réel-

lement misérable où étaient réduits les armateurs après une guerre longue et désastreuse, on ne pourra que s'étonner de l'accroissement qu'elle a acquis en si peu de temps.

Les récoltes venant de manquer tant en France qu'en Angleterre, le mouvement de la marine grecque a repris un tel essort, que nous n'hésitons pas à affirmer dès aujourd'hui, que les résultats qui nous seront offerts par elle à la fin de cette année, serviront non-seulement à compenser la décroissance de 1851 et 1852, mais qu'ils seront fort probablement supérieurs à ceux de 1850.

Déjà les constructions sont poursuivies avec une telle ardeur, que des chantiers seulement de Syra, quarante sept navires, jaugeant près de sept mille cinq cents tonneaux, ont été lancés pendant les deux premiers tiers de cette année, ou sont sur le point de l'être.

Mais ce qui constitue la force réelle de cette marine ce n'est ni la quantité ni la qualité des navires qui la composent. Baignée, comme on sait, de tous les côtés par la mer, déchiquetée d'anses, de baies et de criques, parsemée d'îles et de rochers, la Grèce offre à ses habitans le moyen de se familiariser de bonne heure avec l'élément le plus redoutable de la nature. De là ce penchant irrésistible des Grecs pour la mer, et de là aussi cette exubérance de marins qui se voient obligés d'attendre à terre, ou de s'embarquer sur des bâtimens étrangers.

Avant l'année 1821, chaque navire d'une certaine grandeur était monté, ainsi que nous l'avons fait remarquer, par quarante marins au moins; il y en avait même qui portaient un nombre double et au delà. On peut donc se faire une idée de la quantité des hommes de mer qui étaient embarqués tant sur les bâtimens nationaux que sur

les navires de la Turquie, soit de guerre soit de commerce, de ceux qui travaillaient dans les arsenaux de la Porte ou qui étaient débarqués.

Aujourd'hui que le système de participation à la cargaison n'est plus en usage, les navires sont conduits, il est vrai, par un nombre moins considérable de marins; mais la totalité en a tellement augmenté, que seulement celui des hommes embarqués monte à près de trente mille.

L'inscription maritime n'ayant jamais été introduite chez nous, nous ne saurions dire avec exactitude quel est en tout le nombre de nos marins; mais en comptant ceux qui sont employés sur les bâtimens de l'État et dans l'arsenal, ainsi que ceux embarqués sur des navires valaques, moldaves et autres, ou qui attendent du service à terre, on arrivera, pour le seul royaume de Grèce, à un effectif de cinquante mille marins.

Quant à la marine de la Grèce qui subit encore le joug ottoman, bien que se trouvant dans des conditions de développement beaucoup moins avantageuses, elle n'a pas moins fait de progrès. Suivant les notions les plus exactes que nous avons pu recueillir, il paraîtrait que les navires appartenant à cette marine, ne jaugeant pas moins de cinq cent mille tonneaux, et que le nombre des marins n'est pas inférieur à celui de quatre vingt mille.

Ainsi la Grèce, soit turque soit indépendante, posséderait dans ce moment une marine de sept cent cinquante mille tonneaux et de cent trente mille marins, sans y comprendre celle des îles ioniennes.

Et notez bien que parmi toute cette population maritime, il n'y a pas un seul matelot qui ne soit Grec de nation; car des trois ou quatre races chrétiennes qui ha-

bitent l'Orient, la seule qui soit attachée à la vie de la mer et qui se plaise à ses dangers, c'est la race hellénique.

Nous venons de passer en revue l'état de la marine grecque avant et après la lutte de l'indépendance. Quand on pense à ce degré de prospérité auquel elle s'était élevée avant 1821, et dont, toute proportion gardée, on chercherait en vain l'exemple parmi les marines marchandes des autres États de l'Europe, quand on se rappelle ensuite le développement rapide et sans doute étonnant qu'elle a acquis, en quelques années seulement, après le délabrement profond où nous l'avons vue en 1830, on est porté à croire que des lois sages, que des précautions rigoureuses pour assurer la fidélité dans l'exécution des engagements, que des dispositions pénales capables de contenir ceux en qui le sentiment de la justice n'eût pas été assez fort, que des réglemens enfin établissant les droits, les devoirs et les rapports mutuels des gens de mer, régissaient cette marine. Il n'en était rien cependant; lois, précautions, dispositions pénales, réglemens, tout sous l'administration inepte des Turcs était, comme il l'est encore, inconnu. Mais le contraire aurait-il eu lieu, que les Grecs n'auraient pas su en profiter; car dans un pays où la justice n'est exercée que dans l'intérêt d'une seule caste, où l'inégalité devant la loi est sanctionnée par la religion elle-même des dominateurs, où les témoignages des sujets, fussent-ils sans nombre, s'écroulent comme un édifice vermoulu et pourri devant l'assertion calomniatrice ou mensongère du dernier de ces dominateurs, dans un tel pays, disons-nous, s'attendre à l'application sincère de la loi serait pure folie.

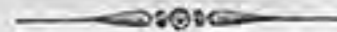
Mais si une telle justice n'existait pas, il y en avait

une autre, qui, sans codes, sans tribunaux, sans prisons, servait de frein à tous les écarts et maintenait l'honneur des navigateurs de la Grèce. Et, chose remarquable, cette justice si familière et si vénérée parmi cette population inculte et souvent farouche, était celle qui en Europe est considérée comme la dernière expression de sa civilisation; nous voulons parler de l'opinion publique; car c'était la crainte de cette opinion, qui, à côté de l'austérité du caractère des marins grecs, tenait lieu chez eux de règle et de loi.

C'est donc à elle que la marine grecque doit principalement son état florissant avant 1821. Ardeur, activité, valeur, génie maritime, tout aurait été inutile sans elle. Même après 1830, lorsqu'à la suite de l'institution d'un gouvernement régulier, un système de législation maritime encore incomplet, commença à diriger les opérations commerciales, le développement de la marine n'aurait pas été tel que nous venons de le constater, sans les anciennes traditions.

Qu'on n'aille pas dire que l'administration sous laquelle on rencontre de pareilles qualités, ne saurait être aussi barbare qu'on le répète tous les jours; car on aurait l'air d'oublier que la nation hellénique, bien que subjuguée, ne renonça jamais à ses traditions, et que si le pouvoir turc a une vertu, c'est celle de corrompre.

Il nous reste à dire quelques mots des coutumes et des lois qui régissaient la marine grecque pendant les deux dernières périodes dont nous venons de parler. D.



VARIÉTÉS.

De la tolérance turque.

L'Univers disait dernièrement qu'en fait de religion, les Turcs sont plus tolérants que les Grecs.

Les écrivains de ce journal sont priés de compulser les annales de l'ordre des Jésuites ; ils y trouveront le fait suivant :

Au commencement du XVIII^e siècle, les jésuites, ayant reçu du patriarche arménien Supi la permission de prêcher en langue turque dans les églises arméniennes, cela souleva l'indignation des arméniens non catholiques ; le clergé de ces derniers, le métropolitain Ephraïm à leur tête, se rendit à la Sublime Porte pour porter plainte contre les catholiques et contre le patriarche lui-même. Qu'est ce que c'est que les catholiques ? demanda le Kiaya, ministre de l'intérieur, aux plaignans qui comparurent devant lui, « ne sont-ils pas des infidèles ? » — Ephraïm, ayant répondu affirmativement, le Kiaya reprit : « Peu importe qu'un pourceau soit blanc ou noir, ce n'en est pas moins un pourceau, et la Sublime Porte ne fait pas de distinction entre un arménien, un catholique et un grec. »

Voilà la raison philosophique de la tolérance turque envers les différentes communions chrétiennes, tolérance qui cependant n'a pas empêché un nombre très grand de persécutions.

Au reste, la noble épithète dont s'est servi le Kiaya se trouve toujours au bout de la langue ou de la plume de tout musulman, quelque bien élevé qu'il soit, lorsqu'il

s'agit d'un chrétien. L'historiographe de l'empire ottoman, Raschid, en parlant de la conquête de Pest par les troupes autrichiennes, s'exprime de la manière suivante : « Pest tomba sans coup férir au pouvoir d'un troupeau de pourceaux infidèles. »

L'historien ottoman de la guerre de Candie, à propos d'un assaut donné le 11 novembre 1667 au bastion Martinengo, raconte également avec cette urbanité qu'affectent habituellement (dit M. de Hammer) les historiographes de cette nation en parlant des chrétiens, comme quoi « les pourceaux rentrant dans leurs pièges, on leur coupa force têtes. »

En sorte que si le Scheïk-ul-islam se faisait traduire els articles écrits sur la tolérance musulmane, il dirait sans doute, tout en se caressant la barbe : « Parlent-ils bien ces infidèles ! » et ne manquerait pas d'ajouter la noble épithète qui, dans la bouche d'un vrai croyant, est inséparable de la qualité du chrétien.

R.

 Chronique.

« L'histoire, dit Schiller, serait toute différente, si c'étaient les victimes qui l'écrivaient. » En Turquie, moins que partout ailleurs, la voix des victimes a la chance de se faire entendre. Elles expirent, sans que leurs soupirs retentissent au-delà des murs que le jour n'a jamais éclairés, ou au-delà des limites de ce pays ignoré, dans lequel ne pénètre point la lumière de la publicité. Si l'Europe avait réfléchi à ce que peut être une civilisation qui n'émane

point du sentiment moral, et qui n'est pas basée sur la religion, elle céderait moins à son élan d'enthousiasme en faveur de celle dont la Turquie fait parade; elle comprendrait que le manteau brillant qu'on a cherché à étendre sur cette société foncièrement barbare, en déguise les vices sans les supprimer.

* * * * *

Une lettre de Larisse dit que les communications sont interrompues dans toute la Thessalie par suite de la terreur qu'inspirent les soldats irréguliers. Ils ne diffèrent, ajoute-t-elle, des brigands ni par l'apparence, ni par la conduite; les troupes grecques qui gardent les frontières, les tiennent seules un peu en respect. L'Épire est la proie des pirates et des brigands. Les soldats, loin de protéger le peuple, en sont le plus grand fléau. Le 17 août, un bâtiment hellénique a été pillé à l'embouchure de l'Arachthus près d'Arta, par une bande de dix pirates ayant à leur tête le fameux bandit Coulaxi, qui s'était d'abord emparé d'un bateau pêcheur ancré dans le même port. Le lendemain matin, les mêmes pirates se jetèrent sur un navire ionien commandé par le céphalonien Giaculatus, ils enlevèrent mille écus, ainsi que les habits et les armes qu'ils trouvèrent à bord, et ils chargèrent le capitaine de fers; puis, ils se dirigèrent vers Salahora, où, au lever du soleil, ils s'emparèrent d'une goëlette de commerce autrichienne commandée par François Pétronia, et firent main-basse sur trois cents écus; ils ne rendirent la liberté à leurs prisonniers qu'après s'être débarqués non loin d'une forêt épaisse, où ils sont à l'abri de toute poursuite. Les autorités ottomanes font preuve de la plus grande apathie. Aucune mesure n'a été prise pour la ré-

pression du mal, si ce n'est que le gouverneur de Prévésa à jeté dans les fers un des habitans les plus paisibles de cette ville, sous prétexte qu'il avait quelque parenté avec Coulaxi.

On nous écrit d'Arta qu'un Turc a mortellement blessé un chrétien, et qu'il n'a été ni puni ni même poursuivi par l'autorité; que du reste les chrétiens regardent comme un bonheur l'inertie du gouvernement, car ils savent qu'ils auraient plus à souffrir de leurs défenseurs que des brigands eux-mêmes.

A Toulza un Grec, dont l'un des pieds était atteint de paralysie, se trainait sur des béquilles, vers une chapelle voisine, considérée comme un lieu de dévotion. Sa mauvaise étoile le fit passer devant la garde turque; un soldat, pour amuser ses camarades, lui tira dans le dos, à bout portant, un coup de fusil à petit plomb, lui prit ce qu'il avait d'argent, et le laissa demi-mort.

Des soldats turcs s'étant emparés de sept bergers de la Valachie autrichienne, leur firent d'abord subir les tortures de la faim et de la soif; puis pour leur extorquer de l'argent, ils les suspendirent par le milieu du corps; alors, enlevés avec force par leurs bourreaux, ces malheureux allaient violemment heurter contre le plafond, pour retomber ensuite lourdement sur le plancher où ils se brisaient. Deux d'entre eux sont morts au milieu de ces tourments, et trois autres sont devenus incapables de tout travail.

A Sistovo, ville gouvernée par un préfet turc, une femme chrétienne et sa jeune fille se rendant aux vignes, ont été outragées, mutilées et massacrées par les Turcs.

A Varna un marchand grec Ch. C., sujet hellène, ayant été pris pour un espion des Russes, a été fustigé, jeté

en prison, et à la fin a disparu. Toutes les recherches faites par ses parents pour le retrouver, sont restées infructueuses.

A.

* * * * *

Nous avons des nouvelles plus récentes d'Andrinople et de Broussa.

Il passe journellement à Andrinople des détachements de troupes irrégulières venant de l'Asie et de l'Albanie, et se dirigeant sur le camp de Schoumla. Ces hordes indisciplinées commettent toutes sortes d'exactions dans les contrées qu'elles traversent. Les villageois chrétiens épouvantés quittent leurs travaux agricoles, et fuient vers les montagnes et les lieux inaccessibles, pour y mettre à l'abri leur vie et l'honneur de leurs femmes et de leurs filles. En vain le gouverneur Mehmet-pacha s'efforce de maintenir l'ordre qui a disparu même dans la ville d'Andrinople ; car, outre le passage des troupes, cette malheureuse province est infestée par le brigandage. Des convois entiers sont assaillis, pillés, des voyageurs chrétiens assassinés en plein jour sur la grande route, et l'autorité locale, prévenue à temps, ne prend aucune mesure contre les malfaiteurs protégés par les beys du pays. Un négociant chrétien a été dévalisé près de Zaara le 12 (24) août, d'autres chrétiens l'ont été le 16 (28).

Le 17 (29) les brigands sont tombés sur un convoi de malades se rendant aux eaux. Un chrétien nommé Démétrius a été tué, deux autres ont été grièvement blessés, et tous complètement dépouillés. Le 18 (30), le village Maglissi-Cazai a été assailli et dévasté par les brigands, et un chrétien a été massacré.

La petite ville de Zaara a été, le même jour, le théâtre

de quatre attentats qui prouvent la manière dont les agents des autorités turques traitent les chrétiens. Un gendarme a tiré un coup de pistolet sur un épicier qui avait refusé de lui livrer à crédit une demi-mesure de riz. Un autre chrétien, cité en témoignage au tribunal du Cadi, a été grièvement blessé par l'huissier, pour n'avoir pas mis assez d'empressement à le suivre. Un Turc a coupé la main à un chrétien, et un pauvre moine a été dévalisé dans sa cellule.

Le 17 (29), près de Selepaco, dans un endroit nommé Rovali, le chrétien Pierre, père d'une nombreuse famille, a été décapité par un Turc. Peu de jours avant, un berger chrétien, père de huit enfans, y avait subi le même sort.

Le 19 (31) le corps d'un chrétien a été trouvé mutilé près d'Andrinople.

Dans un village près de cette dernière ville, un gendarme turc est entré la nuit dans la maison d'un chrétien, jouissant de la meilleure réputation dans le pays, lui a fait de graves blessures, et a enlevé une somme d'argent et divers autres objets. Ce gendarme a été acquitté, faute d'un témoin musulman, car en Turquie le témoignage des chrétiens n'est pas admis en justice.

Des actes de brigandage ont été commis le 14 (26) aux environs d'Andrinople par une troupe de brigands ayant à leur tête un bey connu.

Un bey, fils d'un Pacha, a fait assassiner un berger chrétien, et enlever sa femme. Un charbonnier chrétien, accompagné de sa fille, a été assassiné aux environs d'Andrinople, et sa fille a été enlevée.

A Broussa, les Turcs, et surtout les Ulemas, manifestaient dans les cafés l'intention de massacrer tous les

chrétiens, et de s'en partager les propriétés et les enfans. Les détachemens de troupes qu'on dirige sur le camp de Schumla commettent des horreurs dans les villages qu'ils traversent. Un chrétien du village Géladari a été affreusement mutilé par un maure qu'on a arrêté. Un boutiquier turc, qui a dernièrement assassiné en plein marché un pauvre arménien, père de quatre enfans, est également emprisonné, mais on pense que tous les deux seront acquittés, aucun turc ne voulant témoigner contre eux, et la loi musulmane n'admettant pas, ainsi que nous venons de le dire, le témoignage des chrétiens. Un paysan chrétien, venant du village Sussurli, accompagné de sa femme et de sa fille, a rencontré deux Turcs qui l'ont attaqué pour enlever les femmes. Ce pauvre père, après une résistance courageuse, parvint à tuer l'un des assaillans; l'autre ayant pris la fuite, il continua paisiblement sa route avec ses compagnes, mais il fut arrêté à Broussa, et jeté en prison, où *il mourut bientôt*. Telle est la fureur des Turcs contre les chrétiens que ces derniers n'osent plus se montrer dans les rues de la ville.

Faut-il donc rappeler aux puissances chrétiennes, qu'il serait temps de protéger plusieurs millions de chrétiens opprimés et désarmés, contre la fureur de leurs oppresseurs fanatiques ?

B.



M. RENIÉRI.